

# **La fourmière anticapitaliste et antiautoritaire globalisée : subvertir, bloquer, préfigurer et construire des alternatives au Québec**

Nicolas Delisle-L'Heureux et Anna Kruzynski  
Collectif de recherche sur l'autonomie collective

Communication présentée dans le cadre du colloque « Mouvements sociaux et transnationalisation des pratiques : les Amériques sont-elles différentes? »  
ACFAS, Université du Québec à Trois-Rivières, les 7 et 8 mai 2007

## **VERSION ABRÉGÉE POUR PRÉSENTATION**

L'objectif du colloque est de s'interroger sur la capacité des mouvements sociaux à transnationaliser leurs pratiques de manière à répondre aux transformations structurelles qui sont à l'œuvre partout sur la planète en cette ère de mondialisation. Dans le mouvement large qui travaille à une mondialisation plus saine, nous nous intéressons plus précisément à la frange centrée sur l'action locale et sur l'autonomie collective. Starr et Adams la nomment « politique locale ».

Les groupes que nous étudions, donc, agissent localement, sont autonomes, autogérés, anti-capitalistes et anti-autoritaires. En ce sens, ils sont de la frange occidentale des mouvements qui travaillent à « bloquer, résister et rendre redondants » les instruments et institutions du capitalisme (Day, 2005). En plus du capitalisme, ils rejettent l'État, la politique partisane et tout autre intermédiaire qui sépare les problèmes sociaux de l'action directe (ex. médias de masse) (Starr & Adams, 2003). Ils cherchent à être cohérents avec la vision qu'ils ont de la société de demain dans leurs formes organisationnelles et dans l'expérimentation et la construction d'alternatives.

Les écrits sur cette frange sont rares. Plusieurs raisons sont avancées pour expliquer cela : les médias de masse contribuent à discréditer cette mouvance en la dépeignant comme un ramassis de personnes qui veulent tout simplement faire violence; plusieurs intellectuels de gauche considèreraient qu'une mouvance qui s'attaque au capital et à l'État ne peut pas être sérieuse; et d'autres, révolutionnaires ou pas, ne voudraient pas reconnaître que l'énergie la plus créative au sein de l'extrême gauche émerge présentement de l'anarchisme...

Notre intérêt pour cette frange de la mouvance n'est pas arbitraire – nous sommes membres du Collectif de recherche sur l'autonomie collective – Le CRAC – un groupe d'affinités autogéré composé de militantEs (pro)fémnistes et libertaires qui étudie son propre mouvement. Nous avons recensés plus de 150 groupes autogérés au Québec, dont la plupart ont des racines anarchistes. Aujourd'hui, nous utilisons des résultats préliminaires pour alimenter notre communication...

Dans le cadre de cette présentation, nous débiterons en traçant un portrait du début symbolique du mouvement en Occident et des facteurs qui lui ont permis de s'ancrer au Québec; nous examinerons ensuite les particularités du mouvement en termes de tactiques et d'actions et nous nous appuyerons sur les écrits de Day (2005) pour illustrer comment les groupes cherchent à subvertir, à bloquer, à préfigurer et/ou à construire des alternatives au système actuel; nous

expliquerons en quoi les actions des groupes à tendance anarchiste, par ces choix tactiques, s'inscrivent dans une logique d'offre d'alternatives au système; finalement, nous examinerons les caractéristiques communes des groupes québécois avec les groupes des autres pays surdéveloppés avant de conclure.

\* \* \*

Le début *symbolique* de la vague de dissensions qui nous intéresse est l'insurrection Zapatiste contre l'ALÉNA le 1 janvier 1994 (Mertes, 2004). Face à l'oblitération de la souveraineté économique (et politique) des paysans du Mexique à cause de l'arrivée massive de maïs États-uniens subventionné, la guérilla zapatiste occupe plusieurs villes dans l'État de Chiapas. En 1996, elle organise la première rencontre internationale pour l'humanité et contre le néolibéralisme. Rapidement, plusieurs groupes *Ya Basta!* sont mis sur pieds en Europe et il en émerge l'Action mondiale des peuples (AMP) en 1998, un réseau anticapitaliste et antiautoritaire qui organisera, avec d'autres, des actions un peu partout dans le monde... Au nombre de ces dernières, on trouve les manifestations contre l'OMC à Seattle en 1999. L'AMP, depuis ses débuts, est menée par des groupes anarchistes et des syndicats radicaux. Au Québec, Opération SalAMI et ensuite la Convergence des Luttes Anticapitalistes (La CLAC) sont membres de l'Action Mondiale des Peuples.

La courte période entre Seattle et le 11 septembre 2001 en est une d'effervescence dans les milieux militants des pays surdéveloppés. Cette période est marquée par une série de grandes manifestations et d'actions d'éclats lors de sommets et rencontres des institutions du capitalisme néolibéral. En 1998, au Québec, une coalition issue en majorité des milieux étudiants, organise une occupation du Conseil du patronat du Québec et revendique, entre autres, un référendum sur l'Accord multilatéral sur les investissements (l'AMI). Dans le cadre des actions mondiales de l'AMP contre l'AMI, le Collectif d'Actions Non-Violentes Autonomes (le CANEVAS) organise, en collaboration avec plusieurs autres groupes militants, l'Opération SalAMI, le blocus de la conférence économique de Montréal. La mise à mort de l'AMI est un grand succès pour cette mouvance internationale en émergence, dont celle du Québec.

Par la suite, les groupes se diversifient et on en voit naître une bonne quantité. Ces derniers sont plus explicitement anticapitalistes, anti-impérialistes et antiautoritaires et prônent une diversité des tactiques (Sarrasin, 2005). Ils jouent un rôle clé dans les mobilisations contre la ZLÉA à Québec en avril 2001 et sont à l'origine de plusieurs symboles repris par les médias et intellectuels, comme la catapulte à toutou, la fabrication d'énormes marionnettes ou la chute du « mur de la honte ». Cela, entre autres, fait dire à Graeber que l'anarchisme serait en fait au cœur du mouvement des mouvements, la source de ce qui est nouveau et de ce qui porte espoir dans ses discours et actions (2004)

En fait, ce qui se passe à Québec se passe aussi ailleurs. La frange anarchiste porte des revendications internationalistes, réinvente la démocratie en mettant en place des formes d'organisation antiautoritaire et organise des actions directes très créatives et subversives – toutes ces tactiques combinent théâtre de rue, festival, tactiques de combat. Elles ont l'irrévérence comme point commun. Si l'on pouvait observer certaines tactiques turbulentes au 19<sup>e</sup> siècle, les tactiques contemporaines se distinguent par contre par leur côté plus festif et elles sont d'inspiration anarchiste : les groupes qui les mènent ne veulent pas saisir le pouvoir étatique,

mais plutôt exposer, délégitimer et démanteler les mécanismes de gouvernance tout en gagnant des espaces autonomes de plus en plus larges (Graeber, 2004). De l'avis de plusieurs, cette mouvance et sa médiatisation auraient contribué à transformer le climat politique global de dégoût et de repli sur soi en une atmosphère de rébellion (Yuen, 2004).

Quatre formes de tactiques identifiées par Richard Day (2005) sont pertinentes pour comprendre cette frange de la mouvance. Nous vous les expliquons ici en faisant un lien avec les actions perpétrées par les groupes québécois (Lambert-Pilote, Drapeau et Kruzynski, 2007).

1) Subvertir les institutions existantes par la parodie : Cette tactique implique de tourner en dérision, de dénoncer et/ou de transformer le sens de tous produits ou phénomènes découlant d'une relation de pouvoir illégitime d'une institution sur la société afin d'en bouleverser la mainmise.

ex. :

- Des phylactères avec des messages anti-pub sexistes collés à côté de la bouche de supermodèles maigres qui nous vendent des cosmétiques ou du linge.
- Le pink bloc anticapitaliste et antiautoritaire qui vient déranger la parade *mainstream* des gais et lesbiennes de Montréal car cet évènement est devenu touristique, axé sur la consommation, etc.

2) Bloquer (empêcher) les institutions existantes : cela se fait par la destruction de propriété, les blocus, l'action directe et cherche à causer des dommages économiques à ceux qui prennent avantage de l'être humain ou de l'environnement à des fins marchandes.

ex.

- Black Blocs à Québec (font tomber la clôture, nuisent au bon fonctionnement du Sommet).
- Mises à mort organisées par Reclaim the Streets (tout le monde fait semblant d'être mort en plein milieu d'une intersection pendant l'heure de pointe).

3) Préfigurer des alternatives aux institutions existantes : il s'agit de s'organiser en concordance avec les buts que l'on cherche à atteindre, c'est-à-dire éliminer tout rapport de domination.

ex.

- Le groupe d'affinités et les réseaux qui fonctionnent par démocratie directe
- Les mécanismes internes (rotation des tâches, autoformation, tours de paroles)
- Organisation décentralisée et recherchant le consensus
- Entretenir des relations amoureuses et élever des familles qui ne correspondent pas nécessairement à des normes hétérosexistes

4) Construire des alternatives aux formes existantes : Cela correspond à toutes formes d'alternatives concrètes mises sur pieds dans le but de rendre redondant et enlever du pouvoir au projet hégémonique capitaliste et aux normes sociales, mais aussi dans le but de rendre du pouvoir au peuple et répondre à certains besoins qui ne sont pas comblés.

ex.

- Médias : Ainsi Squat'Elles (radio féministe à Québec); Anarkhia; La Ruebrique; Alerta! Le Cri de la Wawa; tous les sites Internet et petits journaux des groupes.
- Habitation : Squat de la Chevrotière à Québec; Overdale à Montréal
- Groupes militants identitaires ou de défense des droits

Si on considère que les groupes communautaires, de solidarité internationale, les organisations féministes et syndicales, deviennent de plus en plus institutionnalisés, moins axés sur l'action, de plus en plus axés sur l'offre de services en partenariat avec l'État, **les groupes à tendance anarchiste offrent des alternatives autonomes à ces « nouvelles institutions »**. Ce sont ce type de groupes qui oeuvrent, à leur façon, à la transnationalisation de la lutte globale à une lutte plus locale, qu'elle soit géographique, identitaire ou de solidarité. C'est dans leur façon de s'organiser et de se soustraire au système qu'ils s'approprient la lutte globale et la façonnent à la réalité qui les entoure.

ex.

**(Pro)fémnistes et/ou queer**, qui prennent action dans le monde physique ou virtuel :

- Queers : Panthères Roses, Colors of resistance; QueerEaction; Anti-Capitalist Asspirates; Queer people of colour, échanges sur blogs,
- Féministes : Némésis, Les Sorcières, Cyprine, etc.
- (Pro)fémnistes : Hommes contre le patriarcat, Gars contre le patriarcat

**Groupes qui luttent pour la justice pour les sans-statuts, les peuples autochtones et les personnes racialisées ici...** souvent, le leadership de ces coalitions ou comités diversifiés ont un leadership anarchiste : Indigeneous Peoples' Solidarity Movement; Personne n'est illégal et Solidarité sans frontières; Action-Anti raciste (ARA), Coalition Contre la Déportation des Réfugiés Palestiniens; Coalition justice pour Adil Charkaoui; Coalition montréalaise pour Mumia; Comité de soutien pour Abdelkader Belouani

**Travail** : Précaires en colère, Comité des sans emploi Centre-Sud (pas nouveau, juste nouveau leadership)

Aménagement urbain : La Pointe libertaire, le Comité de quartier sud-ouest (n'existe plus), le Comité quartier de l'est (n'existe plus)

\*\*\*\* À noter que ces quatre formes ne sont pas mutuellement exclusives. Au contraire, elles s'imbriquent souvent l'une dans l'autre et s'inter-influencent. Les mêmes personnes, mêmes groupes, peuvent facilement utiliser les 4 formes de tactiques...\*\*\*\*

\* \* \*

Ce portrait des initiatives au Québec nous démontre, contrairement à ce qu'on pourrait croire, que les antiautoritaires n'ont pas arrêté de militer suite à Québec 2001. C'est qu'il y a en a beaucoup qui se sont mis à choisir des formes tactiques de préfiguration et de construction qui sont moins sexy. De plus, ces initiatives sont moins présentes dans les médias de masse, ce qui fait en sorte que la population en général n'est pas au courant de ces luttes et n'obtient que les bribes les plus à même de faire vendre des exemplaires de journaux ou d'attirer le plus de publicitaires.

Ce qui nous a frappéEs le plus en travaillant sur cet exposé, c'est le fait que les visions, les formes organisationnelles, les tactiques, l'iconographie, l'esthétique générale des groupes recensés ici au Québec sont très semblables aux groupes analogues un peu partout dans les pays surdéveloppés :

- **Pas de vision unitaire** : en général, ces groupes (par opposition à certaines tendances au sein de la mouvance dite altermondialiste), dans une logique anti-systémique, refusent un modèle de société construit d'avance... ils empruntent des idées, des concepts qui proviennent de différentes traditions, Marxiste, anarchiste, libérale, mais aucune n'est absolue. En fait, un des principes les plus explicites, c'est qu'on ne peut pas savoir, avec certitude, vers où on s'en va.

Ce qui compte, selon Albertani, un militant et chercheur italien, « c'est de créer des situations de rupture, d'ouvrir la voie à une vie sociale différente, de tisser des réseaux, d'encourager les rencontres, de favoriser l'autonomie des sujets » (2002).

- Pour ce faire, ces militantEs **subvertissent, bloquent, préfigurent et construisent des alternatives**... En ce faisant, ils et elles mettent des grains de sable dans l'engrenage (des fois des bâtons!), ils et elles sèment le doute et expérimentent l'insurrection. Il s'agit, en fait, d'une stratégie de désaffectation, de désaffiliation, de création de contre-pouvoirs, de zones autonomes, d'espaces invisibles et inutiles pour les institutions en place. Alors que plusieurs des mouvances altermondialistes sont ancrées dans la sociale démocratie capitaliste (l'État providence), la mouvance radicale, cherche à implanter d'autres racines – des racines libertaires – et ce travail en profondeur n'est pas visible... en effet, tout un travail d'organisation, d'autoformation et d'expérimentation se fait, tous les jours, pour aboutir de temps en temps en actions spectaculaires.
- Ces lieux, ces espaces se multiplient un peu partout dans les pays surdéveloppés et ce, sans organisation centralisée... sans plate-forme organisationnelle adoptée par toutes et tous... Il s'agit plutôt d'un **réseau fluide** qui s'autoalimente d'un bout à l'autre de la planète. Il y a une panoplie de sites *Internet*, de blogs, de listes courriels, d'envois collectifs – qui sont mis sur pied, qui ferment, qui renaissent ailleurs. Les *rencontres ponctuelles*, lors de grandes actions ou rassemblements régionaux ou mondiaux, permettent à ceux et à celles qui se côtoient dans le monde virtuel de se voir, de se parler, d'échanger des documents, des textes, de s'inspirer – il ne s'agit pas de rencontrer tel leader, ou telle personne spécifiquement – souvent on est anonyme dans le monde virtuel – mais on se retrouve – on se « connaît » – on partage une culture militante. Le *tourisme militant* a un rôle à jouer, sans aucun doute – il arrive régulièrement qu'on fasse le tour des squats d'habitation ou des centres sociaux autogérés quand on est en voyage. Ces espaces nous permettent d'échanger non seulement des idées, des stratégies mais aussi de se soutenir mutuellement et cela fait en sorte qu'on ressent qu'on n'est pas seulEs à lutter à l'extrême gauche – il y en a d'autres qui font de même, qui pensent comme soi – cette certitude donne le courage de continuer malgré tous les obstacles rencontrés au quotidien (médias qui dépeignent les anarchistes en casseurs, organisations *mainstream* qui les dénigrent ou qui les dénoncent, la police qui les réprime... etc.).
- Ceci nous amène à parler d'une autre caractéristique de cette mouvance... le refus de l'officiel, du permanent se manifeste aussi dans les **formes organisationnelles choisies et la culture d'appartenance**. Les groupes d'affinités sont très fluides, il est souvent difficile de cerner qui fait partie de quel groupe, depuis quand. Les militantEs vont et viennent d'un groupe à l'autre, s'impliquent dans plusieurs à la fois... En fait, les frontières sont très fluides : cette mouvance refuse les frontières et il y a un certain refus de la dichotomie, de la catégorisation et de la stratification qui en découle. Ce refus s'opérationnalise de différentes manières, que ce soit par le désir d'assurer une rotation des tâches afin d'éviter la spécialisation et le pouvoir qui en découle (incluant les tâches de porte-parole, ressources symboliques partagées) jusqu'au refus des frontières nationales. Ce qui diffère grandement des grandes organisations des mouvements sociaux *mainstream*, qui eux ont souvent des leaders charismatiques clairement définis, des spécialistes des médias (Ramonet, du Monde Diplomatique par exemple) ou qui ont des structures de représentation par pays (la Marche mondiale des femmes).

\* \* \*

Pour terminer, nous voulons prendre quelques minutes pour parler de la répression grandissante de cette frange de la mouvance. Tout le monde se rappelle de Carlo Giuliani, tué de deux balles dans la tête par un policier lors du Sommet du G8 à Gênes en 2001. Selon Francis Dupuis-Déri, qui tente de répertorier la répression policière à caractère politique, près d'une centaine de militantEs auraient été tués entre 2000 et 2002 lors de manifestation liés seulement à la BM et au FMI (2003). Au Québec, nous ne sommes pas encore rendus là. Mais la police ici pratique des arrestations de masse, et ce, assez régulièrement... Entre 1999 et 2002, Dupuis-Déri aurait répertorié plus de 1360 arrestations à caractère politique. En plus, en juillet 2003, lors de la réunion ministérielle de l'OMC à Montréal, 240 personnes sont arrêtées avant même que la manifestation débute. Aussi, la police cible certaines personnalités militantes, comme Jaggi Singh, qui s'est fait arrêté une dizaine de fois de façon arbitraire, détenu et dans tous les cas sauf un, trouvé non coupable après des mois et des mois de procédures judiciaires. Les forces de l'ordre visent particulièrement les militantEs d'extrême gauche... un exemple flagrant de ceci est rapporté par Dupuis-Déri – Amir Khadir, candidat à l'époque de l'UFP et médecin, de gauche mais pas de l'extrême gauche, est arrêté tout comme une vingtaine d'autres membres de l'équipe médicale qui était parmi une foule paisiblement rassemblée en marge de la réunion de l'OMC – mais lui est relâché rapidement, alors que les autres feront face à des accusations.

Qu'est-ce qui dérange? Le discours révolutionnaire? Les actions d'éclats? Le fait qu'on perturbe les activités économiques et politiques – en perturbant le Centre-Ville, les grands évènements politiques? Le fait qu'on fourmille un peu partout, qu'on travaille fort (souvent dans l'invisibilité) et que nos activités sont de plus en plus enracinées? Selon David Graeber, « ce qui dérange ce n'est pas la 'violence' de cette mouvance, mais plutôt sa non-violence – les gouvernements ne savent pas quoi faire avec un mouvement explicitement révolutionnaire qui refuse de se façonner sur les modèles militaires de résistance » (traduction libre, 2004).